



PAULINE FRILEUX

Le regard mouton et la tondeuse écologique

Des troupeaux collectifs dans la ville

Le pâturage en ville a le vent en poupe : on lui consacre des journées d'étude, des rencontres et des publications techniques¹. Chèvres, vaches et moutons sont les nouveaux outils de la gestion différenciée des espaces verts. On leur prête des vertus environnementales, sociales et économiques que sous-entendent les termes d'écopâturage et d'écopastoralisme². Passé l'effet de mode, et au-delà d'une simple instrumentalisation de l'animal, les troupeaux d'herbivores apportent une expérience sensible de la ville qui déplace le regard des citoyens. En ce sens, l'animal dans la ville fait partie des biens communs. Il convoque des questions relatives au statut des terres et à la gouvernance des ressources. Dans leurs formes les plus abouties, les expériences d'élevage en ville construisent des mondes communs à la croisée de motivations écologiques, jardinières et agricoles. C'est ce que nous proposons de montrer ici. L'analyse s'appuie sur un corpus d'enquêtes réalisées auprès de différents porteurs de l'écopâturage : collectivités, écologues, paysagistes et bergers urbains³.

LE TROUPEAU – OUTIL DE GESTION DES ÉCOLOGUES, PAYSAGISTES ET COLLECTIVITÉS

Les herbivores freinent l'avancée de la forêt et participent au façonnement des milieux ouverts : c'est une externalité induite du pastoralisme. Avec l'écopâturage au contraire, les troupeaux deviennent des gestionnaires de milieux naturels et

Pauline Frileux est docteur en ethnologie, maître de conférences au Larep. Elle enseigne à l'École nationale supérieure de paysage de Versailles.

PAGE PRÉCÉDENTE
Parcours urbain à Épinay-sur-Seine (Les Bergers urbains).

1. Citons les trois rencontres de l'association Entretien, nature & territoire en 2012, 2014 et 2017, la journée technique Plante & Cité "Gestion des prairies et pastoralisme urbain" du 28 mai 2015 et les Règles professionnelles "travaux d'écopastoralisme" publiées par l'UNEP en 2017.

2. Les gestionnaires de milieux naturels sont les inventeurs de l'écopastoralisme, avec une première occurrence en 1998 dans le *Cahier technique du pique-bœuf* publié par la Fédération des Parcs naturels régionaux : "Gestion écopastorale : adopter une méthode de suivi de la végétation". L'écopaysagiste Alain Divo a déposé les deux termes à l'INPI en 2012.

3. L'enquête de terrain a été menée en 2017 dans différentes villes françaises.

d'espaces verts, et la viande une production facultative. Le tournant est amorcé dans les années 1980, avec les premières expérimentations dans l'estuaire de la Seine.

RESTAURER LES BIOCÉNOSES : LES BROUTEURS ARCHAÏQUES DU GÉNIE ÉCOLOGIQUE⁴

Thierry Lecomte et Christine Le Neveu⁵ sont les pionniers en France de la réintroduction de grands herbivores pour la restauration de milieux naturels. Ils ont observé dans les années 1970 la progression rapide des ligneux sur les prairies humides du marais Vernier. Avec la déprise agricole, ces anciens communaux autrefois soumis au droit de pacage s'enfrichent au détriment de leur valeur écologique et paysagère. Préserver ces milieux impliquait de les gérer. Dès 1979, les deux écologues envisagent donc d'utiliser l'animal domestique comme "un outil de gestion de la flore et de la faune sauvage"⁶. Ce sont les premiers pas du génie écologique en France : "Ces praticiens de l'environnement [...] ont fait surgir un animal singulier, le « grand herbivore archaïque », encore appelé « brouteur » selon le contexte"⁷. Ils ont choisi la vache écossaise Highland cattle, une race parmi les moins domestiquées dans la lignée des bovins, capable de vivre dans des conditions difficiles : pâturage à l'année sur des terrains humides et enfrichés, fourrage de faible valeur nutritive. Thierry Lecomte revendique une plus-value de l'herbivore par rapport aux actions mécaniques de fauche et de gyrobroyage : "c'est le seul outil de gestion capable à la fois de vivre de l'écosystème et de le faire vivre à son plus haut niveau de biodiversité"⁸. L'animal broute, ouvre le couvert herbacé et restitue au sol poils et déjections.

Ce savoir-faire inédit à la croisée des mondes de l'écologie et de l'élevage a essaimé dans les réseaux de la conservation. Des groupes de réflexion se sont organisés : citons la commission scientifique des Réserves naturelles de France, nommée avec humour les Brouteurs Fan-Club, et le réseau ESPACE⁹ de la Fédération des Parcs naturels régionaux. Ce modèle a si bien réussi qu'il diffuse aujourd'hui dans les milieux urbains, réalisant la jonction entre mondes agricoles, naturalistes et jardiniers.

RÉDUIRE LES TONTES : LES PETITES RACES RUSTIQUES DE L'ÉCOPÂTURAGE[®]

L'utilisation des moutons dans les jardins n'est pas un phénomène nouveau. "Le gazon près de la maison est entretenu par les moutons", écrit le botaniste et

jardinier Thomas Blaikie en 1779, au sujet du parc du château de Gressy à Montlignon. Il ajoute : "Ici on peut dire : « Dont les vastes pelouses n'ont pas honte de nourrir / La génisse laitière et le coursier méritant¹⁰. »" L'animal tondeur fait son retour en France dans les années 1990. Bernadette Lizet évoque l'essai mené en 1993 par la Compagnie nationale du Rhône : "Des vaches et des moutons bretons, des petits chevaux basques officient désormais comme « tondeuses à quatre pattes » (*Libération*, juin 1993), le long du grand fleuve¹¹."

À la même époque, le paysagiste et éleveur Alain Divo crée l'entreprise Équilibre, "un équilibre entre le paysage, l'agricole et la biodiversité". Il a en tête l'expérience du marais Vernier avec ses Highland cattle, découvertes au début des années 1980 alors qu'il était lycéen. "Ma grande chance, c'est cette double formation, jardinier-paysan¹²." Après avoir travaillé dans des exploitations laitières de Franche-Comté, il est diplômé de l'École supérieure de l'art des jardins (ESAJ) en 1987 : "Tout ce qu'on récupérerait dans le monde agricole, on payait pour le mettre en décharge dans le monde du paysage. [...] Et je me suis orienté tout naturellement vers du... À l'époque, j'appelais ça du pâturage". Il ajoutera le préfixe "éco" par la suite.

À la métropole Rouen-Normandie, le programme d'écopâturage est né lui aussi d'une réflexion sur les déchets. Audrey Bargé est issue d'une formation d'ingénieur à l'interface entre préservation des milieux naturels et pratique agricole. En 2011, la jeune écologue a mis en place la gestion différenciée des espaces verts dans la métropole. Passionnée par les chevaux, elle s'est tournée vers l'élevage en 2013 pour concilier des objectifs de restauration de la biodiversité et de réduction des déchets verts.

Avec le Grenelle de l'environnement, un nombre croissant de collectivités se sont intéressées aux herbivores. La gestion durable des espaces verts implique en effet de revoir à la baisse l'utilisation de la machine : à Grenoble, le service Espaces verts a réduit de 40 % le temps passé à la tonte entre 2005 et 2015¹³. Cela passe par l'espacement des tontes, la pratique de la fauche et le pâturage. Au Val Maubuée, la réflexion développée depuis 2007 a pris forme dans un Schéma de cohérence et d'orientation du paysage (SCOP) inédit en France :

"On a déterminé sept types de prairies. [...] Il y a quarante-cinq hectares de prairies [dans le parc de Noisiel], et à l'époque [en 2007], tout ça était tondu avec une hélicoïdale, de l'engrais et du sélectif gazon. Quand je suis arrivé, j'ai dit stop, on arrête ça, on va commencer à travailler autrement les prairies" (C. Haïssat¹⁴).

10. T. Blaikie, *Journal d'un botaniste-jardinier (1775-1792)*, Klincksieck, Paris, 2016, p. 212. Blaikie cite ici l'Épître IV d'Alexandre Pope, *Moral Essays on the Use of Riches*.

11. B. Lizet, "Les « brouteurs » archaïques du génie écologique", *op. cit.*, p. 171.

12. Rencontres de l'écopâturage 2014, Entretien, nature & territoire.

13. David Geoffroy, adjoint au service des Espaces verts (communication personnelle).

14. Directeur de l'environnement et du développement durable à la communauté d'agglomération Paris - Vallée de la Marne.



Les trois rencontres nationales de l'écopâturage (2012-2017) : de l'animal-machine au rapport à l'herbivore domestique (Entretien, nature & territoire).

15. L'enquête a été réalisée en 2013 en partenariat avec l'École nationale de formation agronomique. Elle vise à faire un état des lieux de l'écopâturage en France : quelles races, sur quels espaces, avec quels objectifs ? L'enquête montre un tournant dans les années 2009-2010 avec une soixantaine de projets recensés, contre cent vingt, quatre ans plus tard.

16. D'après l'enquête de 2013. Viennent ensuite les vaches (19 %) et les chevaux (15 %).

17. B. Lizet, "Les villes sont-elles naturalisées ? Quelques clés de lecture", in Lizet (coord.), *Villes naturalisées. Échanges entre gestionnaires et chercheurs*, actes de la journée de recherche du 17 novembre 2010, Lyon, 2010, p. 9.

La "tondeuse écologique" s'est rapidement imposée comme slogan de l'écopâturage : "Adoptez les tondeuses du futur !", "Une débroussailleuse performante pour l'entretien de vos espaces verts", titraient les Rencontres de l'écopâturage en 2012 et 2014. L'association Entretien, nature & territoire créée en 2010 se positionne auprès des collectivités en tant que plateforme de conseil et de formation : journées techniques, observatoire et annuaire de l'écopâturage, enquête nationale¹⁵, etc. En 2012, Thierry Lecomte témoignait de sa pratique d'écologie devant une assemblée de gestionnaires d'espaces verts. Les rencontres de l'écopâturage ont ainsi joué un rôle dans la jonction entre l'écologie des milieux naturels et celle de la gestion différenciée. La méthode s'est adaptée au contexte urbain. Les grands herbivores ont cédé la place aux petits ruminants, chèvres (22 %) et brebis (41 %) en tête¹⁶. La priorité est donnée aux races petites, anciennes et locales : l'écopâturage offre un nouveau débouché pour ces "transfuges agricoles réchappés du productivisme"¹⁷.

Un prix national de l'agrobiodiversité animale a été fondé en 2012. La deuxième édition du concours récompensait en 2014 le mouton Avranchin et la Chèvre des fossés, deux races relancées par l'écopâturage. Au Val Maubée, ils ont choisi la Noire du Velay : "Nous, l'idée, c'est d'avoir des races qui s'éteignent, qui ne servent pas au niveau viande, on n'est pas là pour faire de la production" (C. Haissat).

Pour les entreprises d'espaces verts reconverties en loueurs de moutons, le critère de rusticité est recherché : des bêtes qui se contentent d'herbes grossières, résistantes aux maladies et capables de se débrouiller seules. À Marquise, petite ville du littoral boulonnais, le bailleur social a installé des Solognotes¹⁸ qui pâturent d'avril à octobre¹⁹. Son choix ne s'est pas porté sur la race locale liée au littoral de la Manche, et ce malgré la relance de la filière "agneaux du Boulonnais". Si les races de petite taille sont recherchées pour l'écopâturage urbain, c'est bien qu'il n'y a pas d'objectif de consommation de viande chez les entrepreneurs de paysage et les collectivités. Avec des animaux petits (de faible intérêt boucher), ils limitent aussi les risques de vol. Le mouton d'Ouessant est à ce titre très recherché, y compris comme animal de compagnie. "Leur principale fonction n'est pas de produire de la viande, ils sont d'abord là pour produire des milieux ouverts, des milieux habités par une présence qui est sympathique aux citoyens²⁰."

VIVRE AVEC LES ANIMAUX

"Vivre avec les animaux" serait une "utopie pour le XXI^e siècle" selon Jocelyne Porcher²¹, spécialiste des relations de travail entre l'homme et l'animal. L'industrialisation des modes de production annihile en effet les relations de collaboration dans le travail. On ne parle plus d'élevage mais de productions animales. Vivre avec les animaux, c'est pourtant le parti pris engagé de certains acteurs du retour de l'animal brouteur en ville. Leur vision de l'écopâturage n'est plus centrée sur l'outil de gestion (produire de la biodiversité, entretenir le paysage) mais sur l'animal en lui-même et ce qu'il modifie dans notre rapport à l'autre, au vivant et à la ville.

"DES MOUTONS DANS MON JARDIN" : L'INVENTION DU TROUPEAU PARTICIPATIF

Olivier C. et Linda H. ont deux moutons dans leur jardin. Quand la ressource vient à manquer, ils les emmènent chez un voisin dans un parc à roulettes bricolé sur mesure, un modèle inspiré du "roule-bête" de Gilles Amar²². Ils sont cinq voisins à participer à cette "alternative citoyenne". Ils ne sont ni éleveurs, ni propriétaires des bêtes : l'hiver, les animaux rejoignent le troupeau d'Olivier Marcouyoux, leur "jardinier-berger"²³. Des "coups de main" s'improvisent à

18. La Solognote est une brebis des landes de Sologne, habituée à tirer profit d'une végétation pauvre et ligneuse.

19. Le bailleur social a fait appel à l'entreprise de paysage Agrigex Nord-Picardie.

20. B. Lizet, "Les villes sont-elles naturalisées ? Quelques clés de lecture", *op. cit.*, p. 66.

21. J. Porcher, *Vivre avec les animaux. Une utopie pour le XXI^e siècle*, La Découverte, Paris, 2014 (2011 pour la première édition).

22. Ethnologue de formation, il a créé l'association Sors-de-terre qui gère un petit troupeau à Bagnolet.

23. S. Allemand et O. Marcouyoux, "Profession : jardinier-berger en milieu urbain", in S. Allemand et E. Heurgon (coord.), actes du colloque de Cerisy, Hermann, Paris, 2016, p. 215-222.



À GAUCHE
"Des moutons dans mon jardin",
Igny.

À DROITE
Les deux Thônes et Marthod et le
"roule-bête" replié, Igny.



l'amiable en échange des moutons : poser une clôture, aider à la tonte du troupeau, tenir un stand de restauration. Ce sont aussi des initiatives personnelles, avec l'idée de fabriquer avec ses mains et soutenir Olivier : "Ça me fait un staff, quand j'ai un coup dur, par exemple ce matin pour la tonte. C'est aussi ça la force d'être en ville, il y a du monde qui est là pour t'aider." Olivier aime bien aussi se débrouiller seul. Comme il dit, "c'est surtout une paix intérieure que ça m'apporte".

Linda a confectionné un "road book" qui suit Highlander et Philibert dans leurs déplacements. Les habitants sont attentifs aux plantes consom-

mées : "Toujours aussi dingues de peuplier !" ; "Ils ont retrouvé leur bambou préféré !" ; "Deux gros mangeurs de lierre !" Des relations de confiance et d'attachement se créent : "Le peuplier, je leur en donne une petite branche tous les soirs, c'est leur apéritif ! Dès qu'on arrive, ils réclament."

La relation à l'animal brouteur est la principale motivation. C'est l'idée d'introduire en ville une dimension agricole portée par des urbains. Olivier C. est ingénieur en téléphonie mobile. À cinq ans de la retraite, il voulait se lancer dans la transformation laitière et "préparer une retraite en douceur". Il a saisi l'opportunité d'une rencontre avec Olivier Marcouyoux.

On trouve une vraie réciprocité dans cette relation avec l'animal, dans le sens où le plaisir doit être partagé. Le bien-être du mouton, c'est son confort matériel (même si l'abri n'est pas nécessaire pour cette race adaptée à la montagne), une alimentation variée (pour l'été, Olivier C. a repéré "un bois d'un hectare, plein de lierre"), mais c'est aussi, comme le rappelle Jocelyne Porcher, "la qualité du temps passé²⁴", à savoir "caresser les animaux, leur parler, les brosser pour qu'ils soient beaux et propres". Chaque voisin s'engage à nourrir les moutons et à leur "tenir compagnie" (Linda).

Pour faire adhérer d'autres habitants à leur démarche, Olivier C. et Linda H. distribuent des flyers, tiennent des stands lors de manifestations locales. Dans le cadre du programme municipal "Soyons écologiques à Igny", ils ont proposé

24. J. Porcher, *Vivre avec les animaux*, op. cit., p. 138.

un atelier. Sept personnes étaient là pour rencontrer le berger. Les questions ne concernaient pas l'animal pour lui-même mais pour ses compétences d'animal tondeur : "Deux moutons suffisent ici ?" ; "Ils mangent les ronces ?"

À Saint-Denis, le principe était différent, car les gens n'avaient pas de jardin. Ils étaient propriétaires d'une brebis et participaient à la conduite du troupeau, à la construction de bergeries, etc. "À Saint-Denis, les gens ce qu'ils voulaient tout de suite, c'est la viande ! Alors qu'au sud de Paris les gens sont plus intéressés par le lait, parce qu'on ne mange pas l'animal !" (Olivier Marcouyoux). La viande n'est pas un élément moteur dans ce pari de remettre des moutons dans les jardins. Il y a pourtant chez Olivier C. le désir de contribuer à une production agricole en ville : c'est l'un des fondateurs de l'association Igny vallée comestible, qui restaure l'ancien verger du lycée agricole. Mais plus qu'une agriculture urbaine, ce qu'il recherche, c'est une "agriculture humaine" (Olivier Marcouyoux).

L'AGORA DES BERGERS : ORGANISER LE COLLECTIF (CLINAMEN)

"L'agora des bergers", c'est un temps d'échanges pour "parler de la mort et de la vie²⁵" : choisir quels animaux iront à l'abattoir, quelles brebis seront "mises à la reproduction" et avec quel bélier. Pour débattre de la mort de l'animal, l'association Clinamen a inventé le "jeu des moutons". Sur un plateau sont dessinées la bergerie et la bétailière avec ses douze places. Le joueur dispose d'un jeu de cartes avec les animaux du troupeau. Sur chacune, la photographie, le nom et le pedigree. Chaque "berger" peut ainsi tester son scénario et le mettre en débat. Le bureau de l'association a précisé en amont les orientations souhaitées : agrandir le troupeau (les "bonnes mères" sont privilégiées), le "bleuir", c'est-à-dire conserver en priorité le patrimoine génétique de la race Bleu du Maine, et continuer sa domestication en gardant les animaux les plus faciles à gérer.

Les échanges entre les adhérents montrent que ce rapport à la mise à mort n'est pas si simple. "On arrête la viande, on se met tous aux tomates", propose Julie qui a cuisiné une tarte avec les tomates de l'association. "Les tomates, tu n'as pas besoin de les mettre dans le camion pour les emmener à l'abattoir !" renchérit Valentin. Le ton est donné en évoquant "la tuerie de décembre". La mort, c'est selon Jocelyne Porcher "le nœud problématique de notre relation aux animaux d'élevage." D'où l'importance d'en débattre, comme ici, de manière collégiale et ludique.

25. Nous citons dans l'article des témoignages de plusieurs "bergers" de Clinamen rencontrés dans le parc Georges-Valbon, ci-devant parc de La Courneuve.



Le "jeu des moutons" (Clinamen).

Une douzaine d'adhérents étaient présents à cette "assemblée des bergers". Six se sont prêtés au jeu des moutons. L'abattage des animaux d'élevage devient alors une évidence : il conditionne les possibilités d'accueil de nouvelles naissances au printemps. Allonger l'espérance de vie des agneaux est aussi une manière de prolonger ce lien avec l'animal : ils vendront désormais de l'antennais, des agneaux âgés de un à deux ans. La viande est aussi une source de revenus pour l'association qui doit subvenir aux frais de litière et de foin.

Les scénarios des bergers engagent indirectement

leur implication dans les prochaines actions de l'association : sont-ils prêts à participer à un chantier d'extension de la bergerie pour accroître la taille du troupeau ? Ont-ils envie d'apprendre à faucher et ratisser pour faire les foins et ainsi gagner en autonomie ? Clinamen regroupe environ quatre-vingts adhérents, avec un noyau dur composé d'une dizaine de bergers. Créée en 2012²⁶, l'association entend "dynamiser les territoires urbains par la promotion de pratiques paysannes" : ils élèvent un troupeau de quarante-cinq bêtes, cultivent un vignoble et un potager. Les membres fondateurs ne sont pas issus du monde agricole mais du paysage, de l'architecture et de l'éducation populaire. Le bureau fonctionne de manière collégiale, sans président. Depuis 2016, les brebis sont installées dans le parc de La Courneuve. L'association a organisé un chantier d'autoconstruction pour convertir en bergerie l'ancien chenil. La ferme urbaine s'installe ainsi au fil des chantiers volontaires et des matériaux récupérés.

La culture du vignoble et la conduite du troupeau fonctionnent sur la base du projet "usufruit". Un "MU" ("mouton usufruit") correspond à une heure de volontariat pour les moutons. Le partage de la viande ou du vin est calculé en fonction de la participation de chaque adhérent. Le "score" final dépendra du nombre d'heures consacrées aux moutons, de la régularité tout au long de l'année, de l'autonomie et de la diversité des tâches (conduite du troupeau, soins, tonte, curage de la bergerie, transhumances, etc.). Deux bergers sortent le troupeau chaque jour : ce sont les "sorties moutons" auxquelles peut se joindre toute personne intéressée. "Mener les animaux au pré ou dans les parcours est un bonheur que bien des éleveurs connaissent et ils savent qu'il est partagé par leurs animaux. C'est une relation aux animaux, à

26. *Journal officiel*, 2012. Olivier Marcouyoux fait partie de l'équipe fondatrice. Il a quitté l'association en 2014 pour développer sa propre ferme urbaine. La structure coopérative Les Bergers urbains a été créée en 2014 avec quatre salariés à mi-temps : Valentin Charlot, Julie-Lou Dubreuilh, Guillaume Leterrier et Pauline Maraninchi. Ils proposent des formations d'élevage en ville, des expérimentations sur le pâturage urbain, des transhumances urbaines, etc. La location du troupeau et du matériel assure un revenu pour l'association.

la nature et à soi-même qui n'est pas mesurable²⁷." Ces opportunités de travailler avec le troupeau créent des moments privilégiés de lien avec l'animal. Comme l'écrit Jocelyne Porcher, "c'est le travail qui nous a rapprochés et qui tient le lien entre nous [humains et animaux]. Sans travail [...], pas de lien²⁸."

DES ANIMAUX À HAUTE DOMESTICITÉ

"« MHD » pour moutons à haute domesticité²⁹", c'est le label inventé par Olivier Marcouyoux pour qualifier ses animaux habitués à vivre au contact de la ville et des hommes. Pour fonder sa ferme urbaine, Olivier a choisi la Thônes et Marthod, une race savoyarde en conservation réputée calme et attachante : "Les fourrages étaient précieux l'hiver, donc elles étaient nourries à la poignée, pas au râtelier à foin. C'est ce que te racontent les vieux dans les Alpes, il fallait que chaque brin de foin soit mangé ! Donc elles ont une proximité avec l'homme incroyablement folle !" Pour les jardins, Olivier a sélectionné deux mâles élevés au biberon, particulièrement dociles. Les jardiniers d'Igny le confirment : "Ils viennent dire bonjour le matin, et nous accueillent au retour du travail³⁰ !"

Ce critère de sociabilité de l'animal va souvent de pair avec la recherche d'animaux beaux sur le plan esthétique, ce qu'Alain Divo appelle "l'intégration paysagère" : "Quand on est en ville, c'est important. [...] Ce côté beau est quelque chose qui rassure³¹." L'association Clinamen est elle aussi très attentive à la domestication :

"C'est un critère qui n'entre jamais en compte dans les appels d'offres pour du pâturage, la domestication des animaux, c'est pourtant la base quand tu veux faire un lien avec l'homme, et installer l'animal en ville. [...] Le mouton d'Ouessant, c'est la race la moins sociable qui soit ! Alors que la Bleu du Maine, elles sont adorables, super gentilles, faciles à domestiquer. Elles ont un caractère très sociable. [...] Elles ont cette curiosité, cette capacité à s'intéresser à l'être humain et on voit qu'il y a une sorte de dialogue qui est possible."

Leur troupeau est "au top de la domestication" et ce grâce à une relation quotidienne : "Elles sont tout le temps avec nous, donc elles se sentent rassurées, on est en totale fusion avec notre troupeau."



L'art de la bricole : la bétailière douze places (Clinamen).

27. J. Porcher, *Vivre avec les animaux*, op. cit., p. 138.

28. *Ibid.*, p. 147.

29. S. Allemand et O. Marcouyoux, "Profession : jardinier-berger en milieu urbain", op. cit., p. 218.

30. Cahier de route consulté en septembre 2017.

31. Rencontres nationales de l'écopâturage, 2014, Entretien, nature & territoire.

L'HERBASSIER À LA CONQUÊTE DES VILLES

Les "herbassiers" sont "à la fois producteurs de viande, cueilleurs de ressources herbacées rustiques sur des espaces interstitiels et utilisateurs intermittents de parcours". Pour ces bergers sans terres "dont le mode d'élevage est historiquement lié aux communaux, l'usage gratuit de la ressource se fait rare³²". Selon l'anthropologue Frédérique Roy qui a étudié les herbassiers du Var, leur avenir pourrait passer par une reconnaissance de leur activité de "créateurs de paysage" dans les périphéries urbaines. C'est en quelque sorte le modèle qu'explorent des pionniers de l'élevage urbain tels Olivier Marcouyoux ou l'association Clinamen.

BERGERS SANS TERRES

"Des terres, j'en cherchais à la campagne. Finalement, on en trouve en ville plus facilement..." À l'image des herbassiers du Var, Olivier Marcouyoux est un berger sans terres. À la suite de l'expérience *Tema la Vache* (voir plus loin), il a démarré son activité d'éleveur avec trois brebis : "À Saint-Denis, on faisait transhumance tous les jours pour nourrir nos bêtes dans les rues." Six ans plus tard, son troupeau d'une petite centaine de bêtes est divisé en lots sur un parcellaire éclaté qui varie au gré des contrats d'écopâturage et des conventions de "mise à disposition". La difficulté, quand on nourrit à l'herbe, c'est le passage de l'hiver. Grâce à la convention signée avec le Muséum national d'histoire naturelle, son troupeau sera accueilli cet hiver sur les deux cents hectares de l'arboretum de Chèvreloup.

Pour le troupeau de Clinamen, c'est le campus universitaire de Villetaneuse qui fait office de camp de base : cinq hectares de prairies sur d'anciens vergers abandonnés. "Les prairies sont d'une beauté, d'une diversité, c'est notre plus beau terrain." Clinamen a signé une convention de mise à disposition avec le service culturel de la faculté qui leur a financé un enclos de quatre mille mètres carrés en face du restaurant universitaire. Plus récemment, ils ont signé une convention avec le département de Seine-Saint-Denis qui leur prête des locaux dans le parc de La Courneuve pour y installer une bergerie et le siège de l'association. En échange, ils s'engagent à participer aux fêtes de la nature organisées dans le parc. "La mise à disposition du bâtiment est conditionnée à de l'événementiel, pas à de la gestion" : l'association mène ses brebis en parcours sur les quatre cent soixante hectares du parc (les fameuses "sorties moutons"), mais les pelouses sont tondues tous les quinze jours en saison.

32. F. Roy, "Les herbassiers du Var face aux normes écologiques", in B. Lizet et J. Milliet, *Animal certifié conforme. Déchiffrer nos relations avec le vivant*, Dunod et MNHN, Paris, 2012, p. 105 et 116.

Autour de Rennes, Mathieu Pires est lui aussi un "paysan sans terres" : "Je n'avais pas de terres, pas d'accès à l'agriculture³³." Il a monté une ferme mobile avec un troupeau de moutons Avranchins, une race locale en conservation. Il travaille avec une trentaine de communes et le département d'Ille-et-Vilaine pour l'entretien des bords de route et des bassins d'autoroute : "On a une prestation gratuite pour les communes, on signe des conventions de dix ans. On est agriculteurs, on vient élever des animaux pour valoriser la viande."

Les collectivités ont un rôle à jouer dans cette redistribution de la terre aux éleveurs. C'est ce que réalise la métropole Rouen-Normandie avec son dispositif d'écopâturage inédit en France. Audrey Bargé a recensé tous les sites de la métropole qui pouvaient accueillir des animaux ou être gérés en prairie de fauche. Un premier appel à candidatures en 2015 a permis de conventionner onze propriétaires d'animaux. Les sites proposés pour le second appel incluaient des espaces gérés par des communes de la métropole et des institutions comme le Parc naturel régional. Les agriculteurs sont prioritaires, mais l'appel est ouvert aux associations et aux particuliers. Le programme a ainsi aidé à l'installation d'un éleveur sur des coteaux calcicoles à l'abandon depuis une vingtaine d'années. En deux ans d'existence du programme, sur les cent soixante hectares d'espaces verts gérés par la métropole, une soixantaine d'hectares de pelouses ont ainsi été convertis en prairies agricoles. Des ovins principalement, mais aussi des poneys, des chevaux et quelques vaches pâturent les bassins de rétention et autres ouvrages techniques. Pour chacun des sites, un cahier des charges précise les animaux adaptés et le chargement autorisé au regard des objectifs de restauration de la biodiversité.

LE "REGARD MOUTON" : UN AUTRE RAPPORT À LA VILLE

Les bergers urbains interprètent la ville à travers les ressources qu'elle offre aux animaux. C'est "le regard mouton" (Clinamen) :

"Il y a des endroits où tu ne soupçonnerais même pas qu'il y a des ressources, notamment les quartiers pavillonnaires, toutes les petites haies, ils en raffolent. [...] On les emmène sur les friches, on sait qu'il y a une grande diversité de plantes vermifuges. Aussi toutes les feuilles d'arbres qui contiennent des tanins. [...] Quand tu te déplaces, les animaux vont toujours vers ce qui leur plaît le plus, ils ne mangent que le meilleur ! Toutes les bordures qui sont un peu laissées à l'abandon."

33. Rencontres nationales de l'écopâturage, 2014, Entretien, nature & territoire.

À Bagnolet, l'association Sors-de-terre a tracé une "carte des pâturages³⁴". La conduite en parcours stimule l'appétit du troupeau et offre les meilleurs résultats en terme de qualité de pâturage. Tout l'art du berger est de "construire le circuit et composer le repas", comme l'a montré l'agronome Michel Meuret : "L'intérêt alimentaire de la formation végétale rencontrée en un lieu donné dépend en partie de la succession dans laquelle elle s'inscrit au cours du circuit de pâturage³⁵."

Lors des traversées de dalles en béton, les passants s'interrogent : "Ah les pauvres, qu'est-ce qu'elles font là ?" La ville est souvent perçue comme un milieu hostile pour l'animal. La vue de bêtes en bonne santé sur l'espace public modifie le regard porté sur ces lieux.

"L'animal se déplace, et du coup ça déplace l'imaginaire des gens. Ils se rendent compte que leur quartier a de quoi nourrir un troupeau. Le fait qu'il y ait des moutons, les gens tout d'un coup repèrent que « ah oui en fait, c'est un morceau de nature ». Alors, un peu souffreteux, mais quand même. Ils ne se rendent même plus compte que c'est de la végétation, ce qu'ils ont... ces arbustes persistants, toujours taillés à la même taille. Il y a une négation du rythme des saisons." (Clinamen)

Les troupeaux en parcours "font" paysage et réhabilitent la ville comme lieu de vie. La ville devient un espace habitable, un bien commun. À Angers, sur le plateau de la Mayenne en cours d'urbanisation – une ZAC de cinq mille logements prévus sur vingt ans –, l'aménageur a installé de grands enclos pâturés pour gérer l'attente. Les animaux sont loués auprès d'une entreprise de paysage, mais la ville organise des événements (tonte, ateliers laine, dessins...) qui sont relayés dans les médias et font "parler du quartier de manière positive³⁶". Ce rapport à l'animal est une dimension désormais mise en avant, comme le souligne l'évolution des affiches des *Rencontres de l'éco-pâturage et de l'animal en ville* : ce qui fait sens désormais, ce n'est plus l'animal-machine mais l'enfant qui fait cortège au troupeau de brebis. Les animaux en ville ne sont pas des outils de gestion mais les ambassadeurs d'une autre relation au monde.

DE LA TANAISIE AU GIGOT D'AGNEAU : L'UTOPIE D'UNE VILLE PRODUCTIVE

L'écopâturage porté par les pasteurs urbains relève d'une logique d'élevage, avec la viande comme principal revenu. "On produit de la nourriture, on fait de la viande avec nos moutons, on veut qu'ils soient en bonne santé, les vermifuger le moins possible" (Clinamen). L'entretien des espaces devient alors une externalité induite

qui peut se révéler favorable à la biodiversité³⁷ et aux paysages, mais ce n'est pas l'objectif initial. On arrive ainsi à des situations apparemment paradoxales où des paysagistes éclairent autrement la notion d'aménagement, en se centrant sur l'élevage et les pratiques paysannes : "On observe ce qui se passe, on acquiert de l'expérience, mais on ne vend pas de gestion" (Clinamen). L'engouement des concepteurs paysagistes pour l'animal d'élevage va de pair avec la recherche d'une économie de moyens dans l'aménagement de l'espace.

C'est assez récemment, somme toute, que les paysagistes se sont intéressés de nouveau à la dimension productive des espaces qu'ils dessinent. Quelques diplômés de fin d'études soulèvent cette question. Fils d'éleveur, Jean-Marie Bourgès a cherché à introduire les pratiques agricoles au cœur de la ville. Son projet : "travailler avec les animaux et produire de la nourriture pour les riverains³⁸". Avec Olivier Marcouyoux et l'association Tema la Vache qu'il préside, il installe deux Bretonnes pie noire et trois Thônes et Marthod sur la terrasse de Saint-Germain dessinée par Le Nôtre : "Les vaches en bas de la terrasse correspondaient bien à l'échelle du site" témoigne Gilles Becquer, chef de travaux d'art sur le domaine. Le jeune paysagiste veut "donner une fonction de production agricole à cet espace peu pratiqué mais maintenu ouvert pour la vue". Avec l'aide de citoyens mobilisés pour l'occasion, l'association produit du foin récolté manuellement. Ils expérimentent la confection de yaourts, et une production de viande est annoncée. Mais l'expérience ne se prolongera guère après le diplôme, car la dimension agricole dérange : "Les gens ne voulaient pas accepter qu'on puisse abattre des animaux" (Gilles Becquer). Un partenariat plus consensuel a été signé depuis lors avec des ânes qui entretiennent la terrasse et participent à des animations pour les enfants.

Valentin Charlot (Clinamen) a conçu pour son diplôme une "gestion économe et productive" du parc de La Courneuve : "Un parc d'une telle ampleur peut être plus qu'un simple espace de loisirs. Il peut aussi assurer une production bénéficiant à la ville³⁹." Il imagine des potagers, des troupeaux de vaches et de moutons conduits par des bergers, des parcelles forestières traitées en taillis pour du bois de chauffage, etc. Cinq ans plus tard, les moutons de Clinamen sont là, soutenus par les élus de Seine-Saint-Denis qui ont financé le projet de bergerie.

L'idée de valoriser les ressources de la ville caractérise la démarche des bergers urbains : "Tu commences avec rien, avec de l'espace public, un peu de végétation, un peu de gens, et puis tu arrives à en faire quelque chose, avec des méthodes

37. S. Darly, "Des moutons dans la ville : quelles externalités environnementales des pratiques d'élevage ovin en milieu urbain ?", *POUR*, n° 224, 2015, p. 285-290.

38. J.-M. Bourges, "Téma la vache. Plouc, paysan, paysagiste (mais à Paris)", travail personnel de fin d'études encadré par Alain Richert, ENSP, 2011.

39. V. Charlot, "Quand les lapins auront des ailes, ou Comment préparer le parc Georges-Valbon à une gestion économe et productive", travail personnel de fin d'études encadré par Gabriel Chauvel, ENSP, 2012, p. 37.

34. G. Amar, "Un retour des animaux dans la ville ?", 19 décembre 2012, master EDTS, MNHN.

35. M. Meuret (coord.), *Un savoir-faire de bergers*, Educagri, Dijon, 2010, p. 165.

36. C. Clisson, *Rencontres nationales de l'écopâturage*, 2014, Entretien, nature & territoire.

finalement un peu ancestrales” (Clinamen). Les gens sont une ressource au même titre que l’herbe : ils donnent de leur temps pour les animaux, ils partagent des savoir-faire hérités d’un passé agricole, des outils : “Le bonheur de faire notre activité en pleine ville, c’est qu’on croise beaucoup de gens, et dès que tu commences à faire quelque chose, les gens te voient faire, et ils se disent : “Comment je pourrais les aider ?” Là, quelqu’un nous a offert un banc à carder qui lui servait de déco” (Clinamen). Ce qui anime l’association, c’est la transformation de la matière première, l’économie de moyens, la réactivation de savoirs paysans.

Des remèdes ancestraux sont réhabilités : la tanaïse (*Tanacetum vulgare*), une espèce des friches vivaces, fait l’objet de cueillettes pour la fabrication artisanale de blocs à lécher contre les “strongles” qui infestent les brebis⁴⁰. La flore ordinaire des espaces verts et des délaissés urbains acquiert ainsi une valeur alimentaire mais aussi pharmaceutique.

L’élevage en ville se construit en opposition à l’industrialisation des productions animales. Ce sont des troupeaux à taille humaine où prime le lien avec l’animal. On vante la bonne santé des bêtes et la qualité de la viande issue de races anciennes : “Ce sont des viandes persillées, extrêmement fines, mais qui ne produisent pas beaucoup. Donc ce qui m’intéresse, c’est de montrer que, dans l’agriculture qui se fait en ville, il y a une logique d’économie circulaire ; et ces races anciennes bovines, après, ça part à la viande en circuit court” (Alain Divo). La santé des troupeaux et la qualité de la viande donnent aux citadins une image positive de leur ville. Mais c’est aussi un message adressé aux agriculteurs qui ont oublié les vertus de l’herbe : “Je voudrais montrer aux éleveurs qu’on peut avoir de belles bêtes avec de l’herbe” (Clinamen).

ÉCOLOGUES, ÉLEVEURS ET JARDINIERS, CITADINS ET ANIMAUX : VERS DES MONDES COMMUNS ?

La gestion différenciée des espaces verts est allée de pair avec un retour de l’herbivore domestique en ville. L’affaire est très médiatisée, mais les surfaces concernées restent réduites : moins de quatre hectares en moyenne pour la moitié des expériences d’écopâturage recensées⁴¹. De nouveaux métiers apparaissent néanmoins, à la croisée des savoirs écologiques, agricoles et jardiniers. Dans les services des espaces verts, des agents de tonte deviennent bergers municipaux, des équipes écopastorales s’organisent. L’animal devient gestionnaire, avec des objectifs d’entretien des espaces

40. CIVAM Bio 09 et le GIE Zone verte, août 2014, “Stratégie de contrôle du parasitisme”, FRAB Midi-Pyrénées.
41. D’après l’enquête de 2013, Entretien, nature & territoire.



Transhumance urbaine entre Villetaneuse et Épinay-sur-Seine (Les Bergers urbains).

et de restauration de la biodiversité. Les changements sont lents, souvent freinés par la frilosité des élus face à l’introduction du vivant. Quant à la dimension agricole avec ses productions de lait, de viande et de foin, elle est quasiment inexistante. Les villes sont rarement équipées pour couper l’herbe et faire le foin. À la place, les prairies sont broyées et la ressource est perdue pour l’élevage. Les objectifs écologiques, jardiniers et agricoles sont difficiles à concilier : les fauches tardives préconisées pour la biodiversité produisent un foin qui n’a plus de valeur nutritive pour l’herbivore. Les prairies prennent un aspect grossier en fin de saison et n’ont pas la couleur verte des gazons régulièrement tondus et fertilisés.

Ceux qui s’emparent des dimensions agricoles de l’animal en ville sont souvent issus du secteur associatif. Ils militent pour une reconnaissance des valeurs paysannes et une pratique de l’élevage “compris comme bien commun⁴²”. Le rôle des collectivités réside alors dans la mise à disposition de terrains pour ces bergers sans terres. L’herbivore domestique vient “avant tout pour le plaisir des gens” (Clinamen), il n’est plus seulement gestionnaire de l’espace public, il “fait” paysage. Il change le regard porté sur la ville et crée un événement autour duquel se construisent des expériences, s’échangent des paroles et s’invente une agriculture paysanne et jardinière.

42. J. Porcher, *Vivre avec les animaux*, op. cit., p. 15.